

doado

Guillaume Guéraud
Sans la télé

*Le cinéma fabrique des souvenirs,
alors que la télévision fabrique de l'oubli.*
Jean-Luc Godard

rouergue



1. Les golgoths de l'espace

Le truc que je veux comprendre, d'abord, c'est pourquoi y a pas la télévision chez nous.

Avant même de chercher à savoir pourquoi j'ai pas de père, pourquoi j'ai les cheveux blonds alors que ma mère est brune ou pourquoi l'océan ne finit pas par déborder avec tous les fleuves qui se jettent dedans et toute cette pluie qui tombe, ce que je veux qu'on me dise avant tout, c'est pourquoi tout le monde a une télévision, sauf nous.

Ma mère a une réponse. Elle dit : « La télévision, c'est pour les vieilles personnes qui ne savent plus quoi faire de leur vie. »

Bon. Il y a la télévision chez mes grands-parents par exemple. Ils sont à la retraite et ils habitent à la campagne. Quand je débarque chez eux avec ma mère, chaque week-end, ils sont tellement contents de nous accueillir que je suis persuadé qu'ils doivent vachement s'ennuyer le reste de la semaine.

Mon grand-père allume la télévision après le repas de midi. J'ai déjà essayé de la regarder avec lui. Sauf que ça ne me plaît pas, c'est toujours le même bonhomme qui déblatère le même

charabia, « affrontements entre forces chrétiennes et dissidents prosyriens au Liban », « gel des relations entre l'Union soviétique et les États-Unis », « enjeu des élections législatives en France »... J'aimerais bien comprendre ce qu'il raconte mais je ne peux même pas demander sinon mon grand-père se fâche : « Bon sang, Guillaume, tais-toi et laisse-moi regarder tranquillement les informations ! »

Alors je préfère aller jouer dehors. Faire du vélo et grimper aux arbres et tout ça.

Je ne sais pas encore que la télévision est si capitale.

Je le découvre en rentrant à l'école primaire. Quand tous mes camarades de classe débarquent le matin avec des histoires de dingues.

Ils parlent de Zorro. Ils parlent de James West. Ils parlent de Starsky et Hutch.

Je me demande bien qui sont ces gars-là. Alors que mes camarades de classe les connaissent si bien qu'ils en parlent pendant des plombes.

À croire que je vis sur une autre planète.

Mais je ne dis rien. Je ne pose même pas de questions. J'ai peur de passer pour un crétin ou quoi.

Jusqu'au moment où je les entends parler de Charles Ingalls. Et de sa fille Laura qui a soi-disant récité un poème l'autre jour qui a fait pleurer tout le monde à l'école. Je me creuse mais je ne connais pas une seule fille qui s'appelle Laura dans notre école et, dans le quartier, je connais la famille N'Dong, la famille Abdelazziz, la famille Absalon, mais aucune famille Ingalls.

– C'est qui Laura Ingalls ? je leur demande.

– La fille de la petite maison dans la prairie ! ils me répondent tous à la fois.

Quelle maison ? Quelle prairie ? On habite un quartier où il n'y a que des immeubles, un centre commercial et un parking. À croire qu'ils se foutent de moi.

– Tu l'as pas vue, dimanche ? s'étonne Imad Abdelazziz.

Non, dimanche, j'étais chez mes grands-parents, à cueillir des pommes.

– Charles Ingalls était malade et Laura a dû marcher toute la nuit pour prévenir le docteur ! me résume Joseph Absalon.

– Parce que le dimanche d'avant, raconte Imad, une tornade a dévasté toute leur récolte et Charles Ingalls a dû réparer le toit de la grange mais il s'est cassé la jambe !

– Et cette pourriture de Mme Oleson faisait semblant d'être paralysée pour retenir le docteur... précise Lamine N'Dong.

Ils étalent comme ça chaque lundi des aventures incroyables et je les écoute les yeux écarquillés.

À croire que, pendant que je vais chez mes grands-parents le week-end, tous les autres gamins du quartier se retrouvent ensemble dans cette petite maison, au milieu de cette prairie, avec cette famille Ingalls.

– Tu connais la famille Ingalls ? je demande à ma mère en rentrant à la maison.

– Non... elle me fait.

J'ai même pas un grand frère ou une grande sœur qui pourrait m'expliquer à quoi riment ces conneries. Ni même un petit frère, d'ailleurs, vu que je suis fils unique. Enfin, je dis pas ça pour me plaindre ou quoi. Être fils unique, j'aime plutôt bien, surtout quand je vois comment ils se battent entre frères à l'école.

Les frères Labesse, par exemple, ils ont chacun leur bande et ils se font la guerre tous les jours. Sauf le lundi. À croire que le dimanche passé avec la famille Ingalls les réconcilie.

Je suis long à comprendre. Mais je finis par comprendre. Parce que mes camarades racontent des trucs si tordus que ça ne correspond plus à rien.

Ils utilisent des mots qui n'existent même pas, comme « fulguro-poing » ou « astéro-hache », ma parole, qu'est-ce que ça veut dire ?

Et ils parlent de ce type hallucinant, Actarus, qui lutte contre les golgoths de l'espace, sans rire, il se jette aux commandes de son robot et « Goldorak go ! » les rayons laser fusent et les météores éclatent et ça vole de partout et il sauve toute la planète.

N'importe quoi, je me dis, mais je tends l'oreille plus attentivement que d'habitude. Et j'entends : « le dessin animé... » Et j'entends : « ... qui passe le samedi après-midi... » Et j'entends le mot capital et révélateur : « ... à la télé ! »

Et je veux aussitôt la télé. Ma mère m'a menti. La télévision n'est pas que pour les vieilles personnes. Tous mes camarades l'ont. Tous les élèves de mon école, en fait, même ceux qui ne sont pas mes camarades, comme les frères Labesse.

Je me rends compte que, non seulement je suis le seul à ne pas avoir de frère et sœur, mais je suis aussi le seul à ne pas avoir la télé.

C'est à partir de là que s'engage la guerre avec ma mère.